

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Catherine Leroux, Lynda Dion, Magali Sauves

Marie-Michèle Giguère

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64694ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2011). Review of [Catherine Leroux, Lynda Dion, Magali Sauves]. *Lettres québécoises*, (143), 25–26.



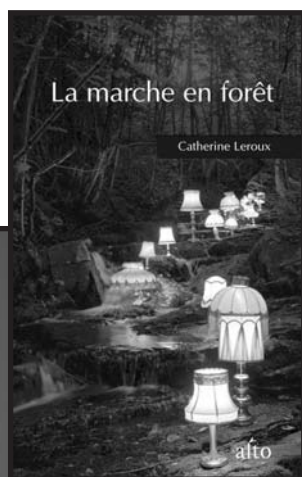
Catherine Leroux, *La marche en forêt*,
Québec, Alto, 2011, 312 p., 23,95 \$.

Magnifique légende familiale

Des traditions, des secrets. Des enfants. Leurs réussites, leurs erreurs de parcours. Les diplômes, les déménagements, les changements de carrière, la maladie. Lentement, *La marche en forêt* érige en saga le destin d'une famille.

Il est difficile de veiller un être cher qui se trouve à l'orée de la mort. Mais cette veille est encore plus dure lorsque cette personne ne nous est pas si proche qu'elle devrait l'être. (p. 203)

O h, il y a bien un ou deux jeunes adultes en quête d'identité dans *La marche en forêt*, mais l'auteure a eu l'originalité de se lancer dans une fresque familiale pour ce premier roman. Le résultat — une saga pleine de nuances et de ramifications — est d'autant plus



CATHERINE LEROUX

agréable qu'il est porté par une écriture humble et incarnée.

Cette vaste famille, c'est celle de Fernand Brûlé. Il vit sur la terre qui l'a vu naître avec Emma, après avoir partagé la vie de Thérèse, la mère de ses quatre enfants, maintenant décédée. La maison centenaire qu'il habite regorge de souvenirs

— une tache de sang sur le plancher de la cuisine, un petit recoin près de l'entrée où les enfants ont longtemps pris plaisir à se cacher — et malgré les dissensions et les accrocs, c'est là que tous reviennent et se retrouvent.

Simplement, on découvre un à un les personnages — «C'est un homme qui marche sur des sentiers qu'il ne connaît pas, et qui, à chaque embranchement, choisit le plus étroit des chemins», «C'est l'histoire d'une femme née à même le

sol», «C'est un homme qui ne trouve plus ses clés» — et les filiations se dessinent ensuite.

La marche en forêt, c'est l'histoire de liens qui se tissent là où on ne s'y attendait pas et d'autres qui s'effritent là où l'on ne craignait rien : ce roman a cela de magnifique qu'il prend constamment des détours surprenants, verse dans l'émotion, mais jamais dans le pathos, rend compte avec une même justesse de la poésie et de la barbarie de la vie.

Une solide charpente

La construction du livre, fragmentée, s'autorise toutes sortes de contorsions avec la chronologie, faisant ainsi découvrir le clan Brûlé de manière instinctive. Le traitement des très nombreux personnages est asymétrique : on s'intéressera en détail à la vie de l'aïeule Alma — dont le destin sur les routes de l'Amérique constitue en soi une fresque — et on connaîtra peu de chose de Marc, outre sa vie amoureuse. Et c'est parfait ainsi. Les destins des personnages n'ont pas tous la même envergure et chacun reçoit un traitement singulier. On ne découvrira la nature de Luc qu'à la fin du roman, alors que l'on côtoie sa sœur Nicole, par petites touches, du début jusqu'à la fin.

La sobriété de l'écriture sert brillamment l'envergure du portrait de famille ici brossé — si dense que l'on retournera souvent consulter l'arbre généalogique présenté en préface — et parvient avec brio à rendre compte d'une multitude d'expériences : les balbutiements du désir, le deuil, l'amour, le crime, le corps qui vieillit, la honte, le sens du devoir. Et cet entrelacement de destins demeure un tout organique, cohérent.

Il existe des romans de cet ordre, gracieux malgré les imperfections, qui ressemblent à la vie. On en prendrait bien davantage.



Lynda Dion, *La Dévorante*, Trois-Rivières,
Septentrion, coll. «Hamac», 2011, 230 p., 21,95 \$.

Poétique quête d'amour

Fragments élégamment impudiques de la vie solitaire d'une femme en quête d'amour, où la réalité éclairée aux néons crus côtoie des réflexions douces.

comme des milliers d'hommes et de femmes je m'inscris sur le réseau c'est simple avec des mots une photo j'apparais à l'écran j'existe sur la Toile je complète une fiche je me résume (p. 48)

Plusieurs amoureux plus tard, une mère décédée et quelques pépins de santé en plus, la narratrice devenue adulte s'installe dans un vaste appartement où elle imagine déjà les petits enfants qu'elle n'a pas encore courir le long du grand corridor qui le traverse. Car la solitude est de plus en plus difficile à supporter pour cette enseignante qui n'a pas la force de caractère pour endurer l'absence d'un homme comme les auteures féministes qu'elle admire.

La Dévorante, c'est cette femme qui veut « surtout ne jamais rater une chance d'être choisie ».

Les journées paresseuses et lasses, les petits arrangements pris avec la vie pour tromper la solitude, les visites à l'hôpital : le quotidien de cette femme en appétit d'amour aurait pu être lassant, mais il n'en est rien. L'humilité et la sensibilité de l'écriture, l'absence de ponctuation et le rythme efficace du roman servent habilement ce propos sans doute commun porté par une voix singulière et intelligente.

Oui, il est question ici d'une quête d'amour qui se matérialise sur la Toile en une multitude d'échecs et de doubles-clics, ou encore dans les bras d'un amant cubain, mais dans le caractère follement commun de ces trajets pour trouver l'âme sœur et tromper son absence, on découvre une fragilité assumée qui émeut. L'impudeur de la narratrice sonne juste. Elle ne cache rien, ni « la peau des mains qui fripe », ni le corps qui vieillit, ni les journées où elle ne se



donne pas la peine de prendre une douche, ni la « forte odeur de transpiration sous les bras et le tampon plein de sang ».

D'un seul souffle

Les écrivaines féministes, la chanson, la littérature et le cinéma ; faute de réelle ponctuation, c'est de références habilement placées que l'auteure ponctue son récit : « mon cœur est relié à une machine qui enregistre mes mouvements mes humeurs il pompe mon sang mes veines se gonflent l'air ne passe plus j'ai la tête qui éclate je voudrais seulement dormir m'étendre sur ».

Mais la narratrice n'a pas d'appétit que pour les hommes. Elle rêve aussi de mots. D'écriture. Et d'être entendue, lue. Dans ce récit que l'on devine éminemment personnel, l'écriture salvatrice est plus qu'un exutoire à la douleur décuplée par une mère décédée et la solitude insoutenable, mais une véritable voix d'écrivain. L'auteure se consacrerait déjà à un second roman, qui s'intitulerait *La maîtresse*, ce qui laisse à penser que les émois du corps et l'état amoureux mobiliseront de nouveau sa plume.

☆☆ 1/2

Magali Sauves, *Bleu Azreq*, Montréal, Sémaphore, 2011, 291 p., 24,95 \$.

Premiers émois et guerre mondiale

L'émancipation d'une jeune juive tunisienne dans le contexte extraordinaire des deux dernières années de la Seconde Guerre mondiale. Une déclinaison du thème de l'amour en temps de guerre.

Après les événements du début de l'année en Tunisie, le premier roman de Magali Sauves, qui s'inscrit dans une autre période charnière de ce pays, arrive à un moment où notre curiosité à l'égard de cette république nord-africaine est déjà éveillée.

En mai 1943, la Tunisie est libérée du contrôle de l'Axe. La jeune Sarah Ouzari, 15 ans, n'a pas l'occasion de célébrer : sa mère vient de mourir. Elle doit rapidement faire face à la nouvelle réalité de son pays puisque c'est au siège des forces alliées qu'elle trouve le travail dont elle a désormais besoin pour subvenir aux besoins de sa famille.

Les premiers chapitres parviennent aisément à transporter le lecteur dans les rues de Tunis, à rendre compte de l'agitation, des odeurs, de chants dans la rue. Si la minutie du travail de documentation ne fait pas de doute — on découvrira même plusieurs retranscriptions de documents officiels de l'époque —,

l'auteure abuse un peu des notes de bas de page au début de ce roman déjà hautement descriptif, avant de laisser le lecteur apprécier plus librement la suite de l'histoire. Malgré ces quelques excès de zèle didactique, c'est avec beaucoup de plaisir que l'on découvre l'histoire de la Tunisie : l'immigration italienne, la vie fascinante de la chanteuse et actrice Habiba Msika, grande star des années vingt, ou les traditions culinaires locales.

Le premier pan de l'histoire séduit pour la richesse des enjeux politiques et culturels qu'il met en relief : on sent poindre le nationalisme qui mènera quelques années plus tard à l'indépendance, on découvre les tensions entre les communautés arabes, juives et chrétiennes. Et les questionnements qui habitent la jeune Sarah, qui subit les influences diverses de sa famille pieuse, de sa supérieure française, Agnès, dont elle admire l'émancipation, ou de sa sœur de lait, Rina, qui est musulmane. Sarah rêve de parler plusieurs langues, s'imagine en femme de tête et de carrière, pense bien peu de chose du mariage ou des enfants : une petite révolution dans son univers familial.

Robes de tulle et émois amoureux

Le roman prend un tournant différent lorsque la jeune Sarah assiste à ses premières soirées hors de sa communauté, expérimente son premier flirt, ce qui amènera le roman historique à verser parfois dans les poncifs des romans d'amour, multipliant les longues descriptions vestimentaires et faisant coïncider certains points forts de la Seconde Guerre mondiale avec ceux d'une histoire d'amour qui prendra de plus en plus de place dans le récit, éclipsant parfois les enjeux familiaux, sociaux, politiques et culturels qui avaient pourtant suscité intérêt et créé un suspense.

Le contexte absolument romanesque et propice aux plus grandes histoires dans lequel s'inscrit ce roman est si emballant que la variation sur le thème de l'amour face à la barbarie de la guerre laisse le lecteur un peu sur sa faim. On nous avait fait miroiter l'émancipation d'une jeune fille dans un pays en quête d'autonomie ; on découvre plutôt les émois amoureux d'une jeune Tunisienne pour un soldat américain sur fond de victoire des Alliés, le tout en un joli roman bien documenté — absolument agréable cela dit — plutôt qu'une grande fresque. Pourquoi pas.

